



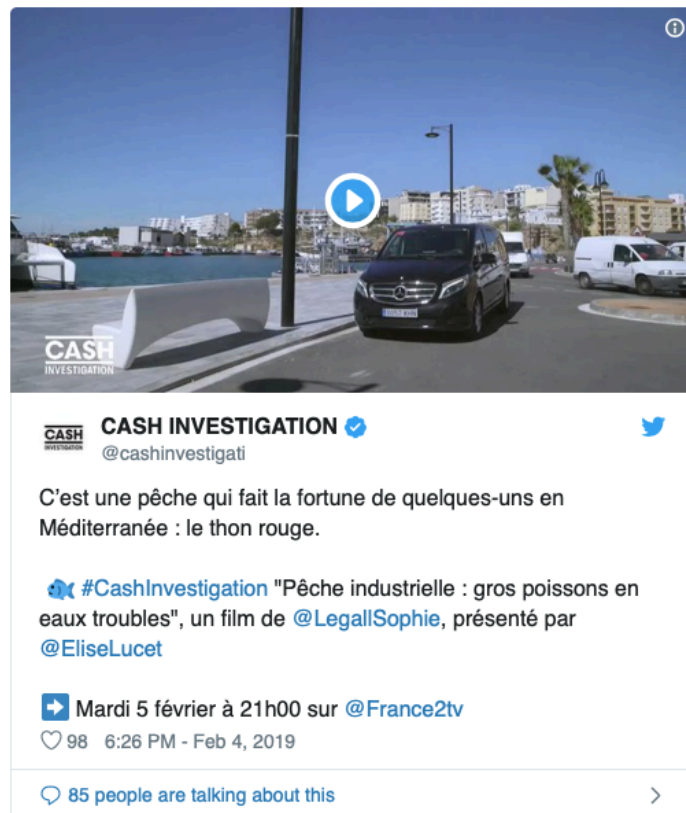
## «Cash investigation» harponne la pêche industrielle au thon

Par Margaux Lacroux — 5 février 2019 à 11:25

«Pêche industrielle : gros poissons en eaux troubles» met en lumière le recours massif à des méthodes de pêche qui menacent toujours plus les ressources de thon des océans. Loin d'être durables, elles arrivent pourtant à capter subventions publiques et aides européennes. Une enquête menée par Sophie Le Gall et diffusée ce mardi soir sur France 2.

A priori, le sujet n'a rien de très original. Le thon est menacé par la surpêche. Voilà des années que l'on nous le rabâche. Quel intérêt alors de se coltiner deux heures de *Cash investigation* sur la pêche industrielle ?

D'abord parce que malgré les alertes répétées, la pêche industrielle continue à assécher les océans. La part des stocks de poissons surexploités ne cesse de croître. «*En quarante ans, l'homme a réussi à faire disparaître la moitié des populations marines*», rappelle en préambule l'émission présentée par Elise Lucet. Le thon est encore aujourd'hui une des espèces emblématiques de la surpêche. Poisson parmi les plus consommés au monde, il pèse 33 milliards d'euros sur le marché mondial.



## **Jeunes poissons**

«Pêche industrielle : gros poissons en eaux troubles» démontre que de gros armateurs continuent à user et abuser de méthodes destructrices de l'environnement. L'équipe de *Casha* remonté le trajet du thon, depuis les conserves dans nos placards jusqu'à l'océan. Il s'agit souvent de thon albacore pêché dans l'océan Indien, classé en surpêche. L'enquête de la journaliste Sophie Le Gall pointe le recours massif aux «dispositifs de concentration de poisson», méthode plus connue sous l'acronyme DCP. Ces sortes de radeaux traînant des bouts de filets en plastique et de cordes attirent les bancs de poissons, qui se regroupent dessous. Grâce au merveilleux progrès technologique, des bouées calculent les quantités de thon à proximité. Ensuite, «*on ne va plus pêcher, on va cueillir le poisson*», résume un ancien marin. Rendement à la clé. Il y a pire : le thon albacore pris dans les filets est en majorité trop petit pour s'être déjà reproduit. De quoi entamer les chances de survie de l'espèce. Problème récurrent déjà soulevé pour le thon rouge du Pacifique.

Le recours massif à ces radeaux DCP est aussi une des causes de la pollution marine. Les bateaux ne veillent pas à traquer ceux qui se perdent en mer. Les «filets dérivants» en plastique qu'ils charrient «*ne sont pas du tout biodégradables, il faut compter des milliers d'années pour qu'ils disparaissent*», alerte le scientifique Alain Fonteneau.

## **Or rouge**

L'enquête plonge, toujours avec pédagogie, dans les petites combines des gros pêcheurs pour contourner certaines limitations ou encore pour tirer profit des aides à la «pêche durable» délivrées par l'Union européenne, au détriment des petits pêcheurs locaux. Dans un volet plus financier, ce *Cash investigation* met au jour un montage fiscal utilisé pour le rachat de Petit Navire par le numéro 1 mondial de la conserve.

Une dernière partie concerne le thon rouge. L'espèce va mieux, notamment grâce au combat de Greenpeace qui a dénoncé sa surexploitation. Mais elle pourrait vite retomber dans un cercle vicieux avec le système des quotas mis en place en Méditerranée. Le principe : les armateurs qui ont pêché le plus de thon dans le passé, et donc participé à l'épuisement de ressources, sont ceux qui ont le droit aux plus gros quotas aujourd'hui. Le travail titanesque de l'association Bloom permet enfin de montrer que les plus gros sont très bons à la pêche aux subventions publiques. Un débat en fin d'émission sera consacré à la manière dont les consommateurs peuvent agir pour limiter la surpêche.